

# Les jeunes mal informés sur les maladies sexuelles

Une enquête de l'UCL sur la vie affective et sexuelle des étudiants révèle une connaissance limitée des modes de transmission des infections sexuelles.

Le virus du sida peut-il se transmettre en s'asseyant sur une planche de W-C ou par une piqûre de moustique ? Ce sont là deux des multiples propositions auxquelles ont répondu quelque 2.286 étudiant(e)s de l'UCL via la vaste enquête menée par leur université sur leur vie affective et sexuelle. Principale conclusion : si les étudiants sont plutôt bien informés sur les modes de transmission du VIH, ils le sont moins sur les infections sexuellement transmissibles. La base, tout d'abord : plus de 99 % des jeunes interrogés savent que le virus du sida ainsi que d'autres infections peuvent se transmettre « lors de rapports sexuels vaginaux ou anaux ». Cela se complique pour les rapports bucco-génitaux (fellation et cunnilingus) : si 84 % des étudiants ont conscience que des IST sont transmissibles lors de telles pratiques, ils ne sont que 71 % à savoir que le VIH l'est tout autant. Un étudiant sur six est d'ailleurs convaincu que ce n'est pas le cas, et une même proportion des jeunes dit ne pas connaître la réponse.

Pour les situations présentées

comme de « faux modes de transmission » du VIH (planche de W-C, moustiques, etc.), les répondants expriment un doute variable. Par exemple, un étudiant sur quatre admet qu'il ne sait pas si oui ou non le sida peut se transmettre par une piqûre de moustique, tandis qu'un sur cinq a des doutes sur les risques d'attraper une IST en recevant du sang en Belgique ! Malgré cela, lorsqu'on les interroge sur leur propre connaissance des modes de transmission et de prévention, ils estiment globalement avoir une connaissance suffisante en ce qui concerne le sida. Ils se montrent nettement plus réservés, par contre, pour ce qui est des infections sexuellement transmissibles. Ainsi, 40 % des étudiants jugent leur degré d'information insuffisant dans ce domaine.

Un sentiment que confirment d'ailleurs les membres du Kap Hot, le kot à projet de Louvain-la-Neuve qui a pour objet la sensibilisation et la prévention des comportements sexuels à risque. « Même dans nos activités, c'est toujours d'abord sur le sida qu'on

attire l'attention », admet Sarah, la présidente du Kot pour l'année qui vient de s'écouler. Par contre, sur les IST, les gens en savent moins. *Moi-même, avant d'entrer dans ce kot à projet, je n'y connaissais pas grand-chose. Quand j'avais expliqué à mes anciens co-kotteurs qu'on pouvait transmettre des IST lors des préliminaires, ils m'avaient presque ri au nez ! »*

Raison de plus pour poursuivre la prévention. L'OMS vient d'ailleurs de tirer la sonnette d'alarme sur la résistance de la gonorrhée aux antibiotiques. Cette infection sexuellement transmissible – communément appelée « chaude-pisse » –, qui peut entraîner l'infertilité chez les femmes, ne cesse de croître. En cause, la diminution de l'utilisation du préservatif, surtout chez les jeunes. L'absence de test de dépistage rapide et l'utilisation de traitements inadaptés renforcent encore la résistance du virus aux antibiotiques. L'instance de l'ONU pour la santé publique a lancé vendredi un appel pour souligner le besoin « de nouveaux médicaments ». ■

## 18,6

L'âge médian du premier rapport sexuel est de 18,6 ans, un résultat conforme aux grandes enquêtes sur la sexualité. La surprise vient du fait que cette médiane est plus précoce chez les filles (18,2 ans) que chez les garçons (19 ans).

## A l'UCL, les filles plus précoces sexuellement

- ▶ L'UCL s'intéresse à la santé de ses étudiants.
- ▶ Après l'alcool en 2016, elle cherche à mieux connaître la vie affective et sexuelle des jeunes universitaires.
- ▶ L'objectif : mieux cibler ses campagnes de prévention.

Coupons de suite les ailes à un canard : si l'Université catholique de Louvain a lancé une vaste enquête sur la vie affective et sexuelle de ses étudiants, ce n'est pas pour satisfaire à un réflexe voyeuriste. Et ce n'est certainement pas non plus pour mesurer leur comportement à l'aune de la « morale » de l'Eglise auquel son nom fait référence. Si elle a lancé cette enquête, c'est dans un cadre plus général visant à « monitorer la santé des étu-

diants et à mettre au point des campagnes de prévention », dit le vice-recteur Didier Lambert. « Actuellement, peu d'universités francophones s'intéressent à la santé des jeunes qui les fréquentent. » Avec son Observa-

toire de la vie étudiante, l'UCL a donc lancé un cycle de quatre enquêtes. La consommation d'alcool ainsi que la vie affective et sexuelle ont occupé les deux dernières années académiques.

« Activité physique et alimentation » ainsi que « stress et bien-être » occuperont les deux suivantes. Dans le cas présent, l'université a reçu un taux de réponse un peu moins important que pour la précédente enquête. Elle assume d'ailleurs un possible biais lié au processus d'auto-sélection : « *Accepter de dévoiler une partie de sa vie intime témoigne déjà d'un rapport spécifique à l'objet de l'enquête* », précise le sociologue Jacques Marquet (UCL) qui a piloté l'étude scientifique. Malgré cela, et après redressement de l'échantillon pour qu'il colle au profil socioculturel de la population étudiante, « *le nombre de répondants (2.286) est important et les données récoltées sont riches d'enseignements* ».

Par « rapports sexuels », l'enquête entend une des pratiques hétérosexuelles ou homosexuelles suivantes : pénétration vaginale, pénétration anale et rapports bucco-génitaux (fellation et/ou cunnilingus). L'enquête aborde aussi la question des « contacts intimes », définis comme des activités sexuelles avec un(e) partenaire n'impliquant aucune des pratiques précédentes.

Avant de passer aux comportements proprement dits, l'étude démontre combien la connaissance des modes de transmission du virus du sida et de la manière de s'en protéger est importante. Mais elle met au jour de réelles la-

cunes autour des autres maladies sexuellement transmissibles.

#### Premier rapport sexuel plus tardif en milieu étudiant

Premier enseignement, parmi les répondants, un cinquième environ (18 %) n'ont pas encore eu de rapports sexuels, 30 % ont eu des rapports avec un seul partenaire et 52 % avec plusieurs partenaires. L'enquête s'intéresse ensuite aux relations naissantes (l'objectif étant de voir si le premier rapport est prédictif d'attitudes stables par la suite). Avec un grand classique, l'âge « médian » du premier rapport (c'est-à-dire l'âge auquel la proportion des répondants ayant eu leur premier rapport sexuel atteint 50 %) : il est ici de 18,6 ans. « *Si l'on tient compte du fait que l'on a*

*ici une population engagée dans des études universitaires, généralement "un peu plus tardive" que celle qui fait des études courtes ou qui n'en fait pas, cette médiane est assez conforme à ce que l'on observe dans les grandes enquêtes sur la sexualité* », constate le professeur Marquet. Par contre, la même médiane est porteuse d'une réelle surprise pour le sociologue : en ce qui concerne l'âge de cette première relation sexuelle, les étudiantes sont plus précoces que leurs homologues masculins (18,2 contre 19 ans). « *À titre de comparaison, avance le professeur Marquet, une enquête française a démontré que, voici 50 ans, les jeunes hommes connaissaient leur première rela-*

*tion sexuelle deux ans avant les jeunes femmes. Si l'écart s'est fortement resserré depuis, les hommes continuaient à être plus précoces. Par contre, le renversement est une surprise.* » Une surprise et une première dans ce type d'enquête. Que l'on peut relier à un faisceau de tendances : l'autonomisation des adolescents et des jeunes par rapport à leur famille, la prolongation de la scolarité davantage mixte qu'auparavant, l'extinction de la sexualité légitimée seulement par le lien conjugal, la tolérance croissante des adultes face à la sexualité juvénile, la généralisation de la norme contraceptive... On note aussi des différences intra-universitaires : l'initiation sexuelle est plus tardive dans les filières réputées difficiles dès le début de la scolarité (math, physique chimie, bio...). « *Ces résultats font écho à plusieurs témoignages d'étudiant(e)s exprimant des difficultés à nouer et/ou à s'investir dans une relation en fonction de la surcharge de travail.* »

Par ailleurs, les enquêteurs se sont intéressés au contexte dans lequel a lieu le premier rapport : dans 96 % des cas, l'initiative et le désir sont partagés par les partenaires. Par contre, la proportion de filles très impliquées dans le couple (présence de sentiments amoureux, poursuite de la relation par après...) est supérieure à celle des garçons. Mais cette différence s'estompe au fil des relations... ■

ERIC BURGRAFF

## LES CHIFFRES

# 18 %

C'est la part de répondants qui n'ont pas encore eu de rapports sexuels.

# 4/10

40 % des universitaires jugent leur degré d'information sur les IST insuffisant.

# 78 %

Au moment de la première fois, 78,4 % des étudiants se sentaient plutôt - voire très - amoureux du partenaire. La différence observée entre les filles (81,4 %) et les garçons (74,5 %) s'estompe au fil des relations. Interrogés sur leurs sentiments à l'égard du dernier partenaire en date, garçons et filles ne sont plus que 56,5 % à dire éprouver des sentiments.

# 3,8/5

C'est le degré de satisfaction moyen des étudiants par rapport à leur vie sexuelle. Hommes, femmes, homos ou hétéros : cela ne fait pas de différence.

## HOMOSEXUALITÉ

### Une acceptation presque totale

Sans surprise, la majorité des premiers rapports sont des rapports hétérosexuels (les personnes qui auront un jour des rapports homosexuels commencent majoritairement leur vie sexuelle par des rapports hétéros). Par contre, la part de l'homosexualité n'est pas négligeable : 7,8 % pour les garçons (un sur 13) et 2,4 % (une sur 40) pour les filles. Des données à comparer avec une enquête française déterminant une fréquence beaucoup plus basse des

relations homosexuelles dans la population générale :

1,4 et 0,4 %. « *Ces écarts traduisent d'une part une évolution des mœurs très visible à travers les écarts intergénérationnels, et d'autre part le fait que la norme hétérosexuelle est moins intransigeante au sein de la population estudiantine* », explique le sociologue Jacques Marquet. Dit autrement, l'homosexualité est particulièrement bien perçue chez les jeunes universitaires : 94 % la considèrent comme « acceptable ».

E.B.

## SENTIMENTS

### Le modèle « parisien »

Un nouveau type de relation semble se répandre dans le milieu étudiant, à l'intermédiaire entre le couple stable et la relation centrée sur le sexe : ce modèle est décrit par les jeunes comme reposant sur des relations relativement stables et durables sans pour autant comporter de sentiments très amoureux. « *Ce troisième modèle n'est pas sans rappeler ce que le chercheur Christophe Giraud décrit dans son ouvrage L'amour réaliste, comment le sociologue responsable scientifique de l'enquête Jacques Marquet (UCL) : une entrée en relation*

*prudente, une relation qui se construit progressivement, en recherche d'authenticité, et où la réflexivité joue un rôle important. Giraud observe cette façon de construire les relations chez les jeunes femmes, majoritairement étudiantes, de la région parisienne et note que les premières ruptures contribuent fortement au développement de cette posture réflexive et critique à l'égard du modèle romantique.* » Et Jacques Marquet de conclure à propos des étudiants de l'UCL : « *il n'est pas impossible que l'on assiste ici à un phénomène du même ordre.* »

E.B.

## parole d'étudiants « Notre génération est libérée, oui... mais peut-être juste en façade »

REPORTAGE

Dans la cité estudiantine baignée de soleil, les cahutes et les transats viennent de prendre leurs quartiers sur la Grand-Place. Quelques premiers pieds intrépides foulent le sable de Louvain-la-Plage. C'est que les vagues d'étudiants qui se pressent toute l'année sur cette place se retirent peu à peu. A l'heure des états de lieux des kots étudiants, c'est marée basse. Au début de l'été, à Louvain-la-Neuve, il y a donc presque un peu de sea, beaucoup de sun... et du sexe ?

Sur ce registre, c'est plutôt l'année académique – non les vacances d'été – qui fait figure de haute saison. Même si, comme le révèle l'étude réalisée par l'université auprès de ses étudiants, la ville louvaniste n'est pas forcément le lieu de tous les excès.

Sarah, Floriane, Steeve et Julien font partie du Kap Hot, un kot à projet dont l'objet est la sensibilisation et la prévention des IST (infections sexuellement transmissibles) et autres comportements sexuels à risques. A travers plusieurs activités – distribution de love packs, dépistages gratuits, tables de conversation avec une sexologue – ils abordent le sexe sous toutes ses coutures... Même si tous les étudiants ne sont pas forcément réceptifs. « En réalité, il y a deux types d'étudiants, dit Steeve, étudiant de deuxième année en éducation physique, qui va devenir président du kot à projet dès septembre. Je dirais que 50 % des étudiants ont une sexualité assez libérée, tandis que l'autre moitié reste très réservée. Il s'agit de jeunes qui communiquent très peu sur le sujet, même avec leurs amis, et qui sont donc très peu informés ! Certains viennent à nos activités et ne savent pas comment on met un préservatif ! »

Ces quatre universitaires ne s'étonnent donc pas des chiffres concernant la connaissance, ou plutôt la méconnaissance juste-

ment, des modes de transmission des IST. « Même dans nos activités, c'est vrai que c'est toujours d'abord sur le sida qu'on attire l'attention, admet Sarah, la presque ex-présidente du kot, qui va bientôt quitter Louvain-la-Neuve après des études en psychologie et un master complémentaire en socio-anthropologie. Par contre, sur les IST, les gens en savent moins. Moi-même, avant d'entrer dans ce kot à projet, je n'y connaissais pas grand-chose. Quand j'avais expliqué à mes anciens co-kotteurs qu'on pouvait transmettre des IST lors des préliminaires, ils m'avaient presque ri au nez ! » Pour Julien, qui termine un master complémentaire en études européennes, la plupart des jeunes savent qu'ils doivent mettre un préservatif... « On nous rabâche les oreilles avec ça depuis qu'on est ado. Le problème, c'est qu'on ne nous explique pas vraiment pourquoi. Au final, j'ai l'impression que certains – filles comme garçons – en mettent systématiquement, et refusent la relation s'il n'y a pas de capote. Tandis que d'autres oublient ou zappent... » « Ça casse l'ambiance », « c'est mieux sans », sont encore des justifications souvent entendues, ajoute Sarah. Et tous s'accordent sur un point : pendant les préliminaires, très peu d'étudiants se protègent...

### « Une pression énorme »

La plupart des résultats de l'enquête montrent qu'il n'y a pas de différence significative en fonction de relations hétéros ou homosexuelles. Pour les quatre membres du Kap Hot, l'homosexualité n'est en réalité même plus un sujet. L'acceptation est, au sein du milieu universitaire, quasiment totale. Et les expériences homosexuelles deviennent banales, même chez les hétéros. « Sur les appels gays, je ne vois plus que ça : des hétéro-curioux et des couples libres », rapporte Steeve.

Dans la pelouse à l'arrière de leur kot, la discussion vire au débat sur la question de la première fois. Qui sont les plus précoces ? Garçons ou filles ? Sarah et Floriane sont, elles, convaincues que leurs homologues masculins franchissent le pas plus jeune. Julien, lui, en doute, et rejoint ainsi la conclusion la plus surprenante de l'étude : « Beaucoup de mecs le font plus tard, mais ils ne le disent pas. Comme tous leurs potes disent qu'ils l'ont fait, ils font croire que... » Pour Floriane, la première fois reste « sacrée », même si ensuite, « après quelques déceptions », les rapports sans forcément se sentir très amoureux se multiplient. « On est plutôt dans cette optique, oui. On sort, on s'amuse et ensuite s'il se passe quelque chose, pourquoi pas ? Essayons : si ça marche, tant mieux, sinon, tant pis ! » Les jeunes filles romantiques qui attendraient davantage le grand amour ? Dépassé ! Même si, selon Sarah et Floriane, une fille qui multiplie les aventures essuie davantage de critiques qu'un garçon dans le même cas. « Ces mecs-là sont aussi traités de connards, conteste Julien. Mais on est indifférent par rapport à un pote qui ramène beaucoup. Alors que les filles se critiquent entre elles... » Une chose est certaine : la pression, elle, est bien présente, pour tous.

« Mamy sexe – le surnom qu'on donne à la sexologue qui anime nos tables de conversation – nous dit souvent que dans notre génération, le sexe est partout, raconte Floriane. Il y a donc une pression énorme. Surtout chez les mecs, je pense : ils doivent assurer, ne pas être trop précoces, etc. Du côté des filles, on considère l'orgasme comme quelque chose d'acquis, qu'on doit forcément avoir à tous les coups, alors que pas du tout ! Une génération libérée, oui. Mais peut-être est-ce un peu une façade aussi... » ■

ELODIE BLOGIE